

—Je ne le nie point, répondit Jean, mais je ne puis l'éviter. Et si nous sommes démasqués l'un ou l'autre, que ferons-nous ?

—Nous filerons.

—Assurément, mais nous sauverons-nous penauds et ridicules, nous, qui nous étions habitués à faire trembler une capitale ? Ah ! si cette petite fille ne t'avait tourné la tête, tu aurais peut-être déjà senti comme moi le poids de cette existence monotone faite de silence et de jeux innocents. De loup se faire berger, est-ce possible ? Assis dans cette chambre de presbytère en face de ces deux bonshommes, en train de jouer trente sous, je croyais rêver. J'avais besoin de me tâter et de te regarder pour y croire.

—Mais, hier chez la mère Bourguignon, tu t'es bien amusé, ce me semble ?

—Oui, parce que j'ai bavardé tout le temps et fait la parade comme au Pont-Neuf... Puis cette bonne femme, cette petite Annette qui m'appelle son frère, elles me plaisent, j'en conviens. Enfin, je sens bien que je ne puis épouser Mathurine et vivre là, Je prévois, je dois prévoir le jour de la satiété ou du danger, et je me demande ce que j'ai à faire.

—Laisse-moi au moins le temps, reprit Balagny, de faire connaissance avec Clotilde.

—D'accord !... D'ailleurs, nous sommes invités au château.

—Eh bien ?

—D'ici là, tu as trois jours pleins, pour te retourner.

—Ce n'est guère. Mais voyons, ta cervelle est, je crois en travail de quelque entreprise ; à quoi songes-tu ?

—Je pense, dit Jean Bourguignon, à dévaliser La Lézardière.

Balagny se prit à rire.

—C'est pour cela, Jean, que j'ai fait ma cour et lui ai promis d'aller chez lui imiter le cri des tigres de l'Inde. Je désirais prendre connaissance des lieux afin de tracer sur le terrain mon plan de campagne. Il nous a invités à une partie, c'est encore mieux ; le sort en est jeté. Mais une question ?

—Parle.

—Puis-je compter sur toi, comme à Paris ?

—Cela ne se demande pas, répondit Balagny.

Dans la journée qui suivit, Jean prit quelques informations sur le seigneur de Bray.

Était-il riche ? N'était-il pas avare ? Habitait-il avec quel que parent ? Avait-il de nombreux domestiques ?

—Oh ! mais oui qu'il est riche, monseigneur le baron ! répondit Annette.

—Et avare aussi (soit dit entre nous), ajouta la mère Bourguignon, car l'habit vert que tu lui as vu, il l'a taillé dans une pièce de drap que son garde-chasse s'était achetée sur ses économies, et il ne lui a jamais payé le morceau qu'il avait pris. Par ladrerie, il mange de la soupe au lièvre : il ne vit que de son gibier et de son étang.

—Quant à sa femme et à ses filles, reprit Annette, il les a fait enfermer au couvent pour économiser l'argent de leurs toilettes. Il n'a avec lui qu'une de ses cousines, madame oiselle du Vertpré, qui se croit belle, parce qu'elle est noble, et qui se croit riche, parce que son cousin est plus vieux qu'elle.

—Et les domestiques ? fit Bourguignon.

—Il ne les aime pas. Il en prend le moins possible. Comme il ne les paye jamais et les nourrit mal, à peine sont-ils entrés qu'ils s'en vont. Il n'y a à gagner chez lui que des coups.

—Cependant il ne peut se passer de gens de service.

—Il a deux gardes.

—Qui habitent chez lui ?

—Ah ! mais non ; l'un a sa maisonnette en forêt, et l'autre au bord de l'étang.

—Et puis ; il y a un cocher, une cuisinière, un valet de chambre...

—Il a un homme pour son écurie et un homme et une femme à tout faire pour la maison. C'est tout.

—Il n'a donc pas peur des voleurs, M. de La Lézardière ? Annette à cette supposition ouvrit de grands yeux étonnés, et sa mère répliqua :

—Des voleurs, mon fils ? Comment veux-tu qu'il y en ait d'assez osés pour attaquer un seigneur dans son château ?

—Je réserve là-dessus mon opinion personnelle, dit Jean Bourguignon.

Quant il eut monté l'étable et vu rentrer le troupeau et tandis qu'Annette trayait la vache, à l'heure où la Seine coule noire sous les saules et où le soleil disparu n'éclairait plus que du reflet des nuages de pourpre, Jean alla causer avec Mathurine.

Cependant, tandis que nos amoureux se baignaient des rêves les plus doux, de graves événements qui s'étaient accomplis à Paris les menaçaient d'une catastrophe. Les deux aventuriers, sans qu'ils s'en doutassent, étaient sous le coup d'un péril imminent. Pour l'expliquer, nous sommes obligés de remonter à quelques jours en arrière et de dire ce qui se passait à Paris.

## V

## L'EXEMPT POSTEL

On se souvient qu'avant de quitter Paris, Cartouche et son lieutenant avaient fait courir le bruit de leur départ pour l'Angleterre. Ce bruit s'acrédita fort bien, et les Parisiens, pensant qu'une bande sans chefs serait bientôt exterminée ou dispersée, commencèrent à respirer.

Cette illusion fut de courte durée. Les cliques de Saint-Laurent et des carrières Montmartre ne se découragèrent point et continuèrent à infester Paris, sous la direction de Labranche, de d'Entragues et d'un jeune frère de Cartouche nommé François.

Il se forma même une nouvelle bande, commandée par Langlade, dit Lyonnais, dit Dularent, dit Roshemont, dit Duvaucel et dont le vrai nom était Dupont. Ce bandit intelligent et audacieux eût été célèbre s'il n'eût été éclipsé par Cartouche. Il termina en Grèce sa courte carrière, le 17 mars 1723.

De plus, les bandes qui désolaient les environs de Paris attiraient l'attention du gouvernement, et dans les environs de Fontainebleau on venait, après un combat sanglant, de capturer Jean de Melun et une partie de sa clique. M. d'Argenson, voulant s'éclairer sur les agissements des bandits ruraux et découvrir s'il n'existait point de relations entre eux et les Cartouchiens, envoya à Fontainebleau l'exempt Postel.

De là, surgit pour Cartouche et son lieutenant le danger que nous avons annoncé plus haut.

Pour l'instruction qui se fit, on releva les principaux crimes commis par Jean de Melun et un grand nombre de témoins furent entendus. Parmi ces derniers, un voiturier de Fontainebleau qui, conduisant un soir de ce mois, de Fontainebleau à Montereau, deux voyageurs qui venaient de Corbeil, fut arrêté sur la grande route par une bande de voleurs. Ceux-ci obligèrent les deux voyageurs à descendre sur le chemin, à retourner leurs poches et à donner leurs ceintures qui contenaient deux